

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 5 (1929-1930)

Heft: 11: Billet du jour

Artikel: La guerre aux frontières du Jura

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-707951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La guerre aux frontières du Jura

L'alerte du 8 août 1914.

... Notre sécurité était alors assurée grossièrement par le landsturm qui, depuis le 1er août, bordait la frontière d'un long et mince cordon de couverture.

Sous cette égide fragile, l'élite et la landwehr avaient gagné, le mardi 4 août, leurs places de mobilisation et dès lors, stationnaient à proximité de celles-ci.

A peine équipées, deux brigades de cavalerie furent expédiées en toute hâte aux confins de l'Ajoie et de l'Alsace, où déjà les patrouilles de cavalerie adverses jouaient à cache-cache, sans beaucoup d'égard pour notre territoire. Quant à l'infanterie, aussitôt que ses troupes furent « prêtes à marcher », elles passèrent à l'entraînement qui débuta par une fiévreuse reprise en main. . . .

Je commandais alors la Compagnie II/22 qui cantonnait au Fuet, petit village des environs de Tavannes, où stationnait notre régiment. Au programme, les exercices de combat alternaient, depuis deux jours, avec les tirs d'essai destinés à persuader nos soldats de l'excellence du nouveau fusil qu'on venait de leur remettre. Conformément aux ordres, la Compagnie se couvrait par des gardes extérieures de cantonnements, à l'arme chargée. En outre, elle poussait des patrouilles de liaison à travers le Plateau des Franches-Montagnes, jusque dans les parages du Doubs occupés par le landsturm.

Prescriptions et ordres sensationnels affluaient : couvrir les képis, noircir les boutons, aiguiser les sabres et baïonnettes, etc., etc. Les bruits les plus fantastiques circulaient et trouvaient créance. On s'attendait à tous les événements, à toutes les aventures. . . .

Aussi bien, personne ne fut surpris quand, dans la nuit du 7 au 8 août, une alerte provoqua le branle-bas de la Division. L'ordre téléphoné à deux heures du matin portait : « Votre compagnie rejoint immédiatement le bataillon qui s'encolonne à 4 h. 30 dans le régiment, à Reconvilier, pour gagner la frontière ». . . .

En un clin d'œil, sacs et chars sont paquetés, les cantonnements évacués. Puis, le chocolat touché, la compagnie prête : En route ! Le « Roulez tambours » jaillit spontanément des poitrines de mes 200 lascars. Leurs voix mâles vibrent étrangement dans cette belle fin de nuit d'août, sous ce ciel pur, encore tout parsemé d'étoiles, où la lune dessine un grand croissant. . . .

Bientôt le chant s'achève ; la cadence est rompue. Au loin, des lumières vacillent. Un chien aboie. Les coqs se répondent. Des troupes en marche monte une rumeur sourde, étrange, mystérieuse . . . comme l'avenir ! . . .

A Reconvilier, après avoir chargé ses sacs sur wagon, notre bataillon s'intercale dans la colonne de toutes armes qui s'allonge jusqu'à Pierre-Pertuis. Devant elle, un escadron de guides et une compagnie d'infanterie couvrent le rassemblement. Un ordre passe : « Les officiers en tête du régiment ». Ici, orientation et distribution d'ordres

Au coup de sifflet, la longue colonne se met en mouvement dans la formation classique : pointe, avant-garde, gros, avec distances strictement réglementaires. Elle serpente silencieusement le long de la B'rse, sur la grand-route qui, du Val de Tavannes, s'engage dans les défilés de Court et de Moutier, en direction de Delémont.

De temps en temps, sur la voie ferrée qui côtoie la rivière et la route, un train bondé de troupes de la 3me division nous dépasse. Aux fenêtres des wagons, des grappes d'hommes gesticulent, chantent en saluant joyeusement. — En voilà qui ne connaissent certes pas, comme nous, l'interdiction de chanter ! . . .

Dans les villages que nous traversons, la population se presse de chaque côté du chemin, accueillante, sympathique, visiblement émue. Beaucoup de femmes pleurent. On sent que tous les coeurs vibrent à l'unisson, dans un même sentiment de foi patriotique. Que pesaient alors les arguments des démolisseurs de notre armée ? . . . Pour avoir vécu ces heures émouvantes, je n'ai jamais douté et ne douterai jamais du bon sens de notre peuple, de sa claire vision des réalités, qui le préservera des maux qu'entraîneraient chez nous la veulerie, la désertion, le suicide qu'on lui prêche aujourd'hui. . . .

La 3me halte horaire nous arrête à l'entrée de Moutier, localité où se recrutait alors bon nombre de soldats de mon bataillon. Une foule de femmes, d'enfants, de parents, d'amis accourent, s'empressent autour des faisceaux. « Savez-vous la nouvelle ? La France a donné 48 heures à la Suisse pour laisser passer ses troupes ! C'est affiché au « Petit Jurassien ». Hélas ! nous aurons la guerre ! Quel malheur ! »

Tout le monde est atterré ! — La France ? Est-ce possible ? . . . Voilà donc le secret de l'alerte de cette nuit, des grands déplacements de troupes, des mesures de sûreté extraordinaires ! . . .

Le coup de sifflet du départ vient mettre fin aux manifestations larmoyantes, aux recommandations et aux adieux touchants.

« Attention ! garde-à-vous à gauche, le divisionnaire est là ! »

En effet, deux cents mètres plus loin, nous défilons crânement devant le commandant de division entouré de son Etat-major. Le glabre visage de sphinx du colonel de Loys est plus impénétrable que jamais ! . . .

Passé Moutier, la marche « à volonté » reprend et, avec elle, les questions fiévreuses, les commentaires les plus abracadabre. « Y crois-tu, toi, à cette histoire d'ultimatum français ? — Pourquoi pas ? L'Allemagne a bien envahi la Belgique ! La France, à son tour, se défend par la Suisse. — La France ? Jamais ! — Alors pourquoi l'alarme de cette nuit, les Bernois qui « rapplicant vers les Rangiers, et tout ce fourbi de défense et de précautions ? » . . .

Que répondre ? Aussi, malgré les raisonnements des sceptiques, les plaisanteries des bravaches et des loutics, les dénégations ou les haussements d'épaules des officiers, un doute persiste, un malaise plane. Chacun réfléchit. L'imagination travaille. Des possibilités dramatiques se précisent . . . Certes, tous sont bien résolus à faire leur devoir, de lutter vaillamment contre l'envahisseur quel qu'il soit, mais que d'amertume dans le cœur de ceux qui voient chez nos voisins d'Ouest de loyaux défenseurs du droit et de la parole donnée !

Et le silence impressionnant qui finit par envelopper la colonne n'est pas dû uniquement, croyez-moi, à la fatigue qui crispe les muscles, endolorit les pieds, à la chaleur torride qui martèle les têtes et dessèche les gosiers . . .

Ah ! ils s'en souviendront du samedi 8 août 1914 nos fantassins qui ont participé à la marche Moutier-Delémont du 9me régiment renforcé ! . . .

Sur ces entrefautes, le Régiment est arrivé, vers midi, à proximité de Delémont et s'arrête pour toucher le « spatz ». De nombreux curieux s'approchent du bivouac. Interrogés, ils ne savent rien de la sensationnelle nouvelle rapportée de Moutier. Des renseignements pris à bonne source démontrent qu'il s'agit d'un monstrueux canard ! Du coup, le moral remonte de quelques degrés. D'ailleurs, la situation s'est éclaircie. Le gros des troupes cantonnera à Delémont, tandis que l'avant-garde, le bataillon 24, se portera ce soir encore dans le secteur frontière de Movelier qu'occupera demain le Régiment.

Pour couvrir la frontière !

... Le lendemain dimanche, jour le plus chaud de l'année 1914, paraît-il, la colonne du Régiment renforcé grimpait la côte de Movelier. Les fantassins sanglés dans leur épaisse tunique, chargés du paquetage complet alourdi de 120 cartouches, comme l'attelage de la fable « suaien, soufflaient, étaient rendus ! » Néanmoins, malgré l'étrange interdiction de chanter et de jouer qui subsistait, la bonne humeur régnait : on approchait du but, de la frontière ! ...

L'après-midi, nous relevions le landsturm dans notre secteur de couverture. Ma compagnie avait la chance d'occuper le pittoresque vallon ou ravin de Bavelier, dont l'issue Nord est barrée par la frontière. Celle-ci se confond avec la Lucelle, petite rivière qui longe sur sa rive gauche une route dite internationale.

— Enfin, nous y voilà sur cette mystérieuse frontière alsacienne qui, pendant des mois et des mois fascinera les milliers de soldats qui la garderont ! Elle est silencieuse aujourd'hui, absolument déserte.

Les landsturmiens racontent que les sentinelles allemandes ont disparu, hier, comme par enchantement. Ils prétendent même avoir vu, peu après, des cavaliers français. ... Devant nous, hélas ! l'énorme masse boisée du Glaserberg nous empêche de sonder les lointains de la vallée de l'Ill, où nous savons « qu'il se passe quelque chose ». En effet, vers 4 heures du soir, un sourd grondement se fait entendre, roule, s'intensifie, se répercute



Départ de la patr. Gr. art. auto I, classée 2e de la catég. Elite.
(M. Kettell, Genf.)

lugubrement. Ce sont les canons d'Istein et de Mulhouse qui entrent en danse, marquant ainsi le début de la meurtrière bataille dont les remous menacent d'atteindre notre frontière. ...

Avant de franchir celle-ci pour assister au gigantesque duel, jetons encore un regard en arrière sur notre pays.

L'armée suisse presque entière est en train de se masser dans l'angle N.-O. de notre territoire. Son 1er échelon, de Porrentruy à Bâle, comprend 2 brigades de cavalerie en Ajoie, la 3me division aux Rangiers, la 2me à sa droite, la 4me autour de Bâle.

En second échelon, au pied du Jura, dans le secteur Morat, Berne, Soleure, les 1re, 5me et 6me divisions sont prêtes à manœuvrer pour se porter, en cas de danger, sur le point menacé. Partout on travaille, on s'entraîne, on s'aguerrit. Le Mont Terrible et ses ramifications se hérissent d'abattis, de tranchées, de fil de fer barbelé. ...

Désormais la Suisse peut se tranquilliser : 220 000 de ses fils montent une garde vigilante à ses frontières, fermement résolus à défendre jusqu'à la mort l'indépendance et la neutralité de leur pays contre toutes les entreprises. Et nous, soldats pénétrés de la grandeur de notre mission, nous sommes fiers de redire avec l'auteur de « Roulez tambours ! » :

« Oui, nous veillons sur toi, Patrie
« Rempart vivant, nous te couvrons . . . »
Colonel Cerf.

Billet du jour

Certes oui, il y a une grande pitié de nos casernes ! Avez-vous fait le tour de Suisse pour voir de quelle pitoyable manière nos soldats sont trop souvent logés ? Qui est fautif ? Cantons ou Confédération ? ... Peu importe ! Le fait est que souvent ceux qui donnent tout de leur bonne volonté et de leur énergie n'ont pas ce qu'ils méritent comme logement ! Allez entendre les beaux cris des socialistes qui protestent contre un budget militaire qu'ils trouvent trop élevé ! Ces messieurs seraient désolés de voir réparer des casernes qui parfois sont presque à menacer ruine ! Mais par contre ils réclament des subventions pour de vagues projets sportifs . . . vagues pour nous, pas pour eux, car ils savent parfaitement que nos écus serviront à éduquer les jeunesse rouges pour le Grand Soir ! Quant à donner quelque somme pour que les soldats soient dignement hébergés par la mère-patrie, n'y songeons pas ! Ils ne voudraient pas y coucher dans certaines de nos casernes, les internationalistes, c'est bon pour les patriotes ! Je songe en écrivant ces lignes à la caserne de Genève pour laquelle quelques courageux citoyens ont élevé récemment de trop timides protestations. C'est vrai, on dépense dans tous les domaines des sommes folles et on ne fera jamais assez, pour l'armée, gardienne du pays ! Pensez-vous seulement une minute, par exemple, aux millions, oui aux millions, que nous donnons (et nous avons raison !) pour instruire la multitude des petits étrangers en Suisse, étrangers qui trop souvent plus tard viendront grossir les rangs des ennemis de notre ordre social ? Ne peut-on vraiment pas distraire quelques billets de mille pour que cette caserne de Genève soit à la hauteur de ce qu'on lui demande ?

Hélas ! le temps passe ! Mais vous souvenez-vous, chers camarades de l'arrière-landwehr et du landsturm ce qu'étaient aussi les casernes de Colombier il y a 20 ans à peine ? Dans certains locaux on n'aurait pas voulu y mettre coucher des détenus de droit commun ; quant aux chambres des gradés c'était pire . . . c'est tout dire ! Aucune des commodités, même de la plus élémentaire hygiène, que le dernier des paysans perdus dans la montagne connaît chez lui ! C'était scandaleux ! Tout cela a changé heureusement ! Et il faut dire aussi que la bonne humeur et l'entrain ne nous manquaient pas pour si peu ! A Yverdon, c'était pire ou meilleur, ça dépend des points de vue ! Comme recrue (hélas : je n'ose plus vous dire en quelle année c'était) je partageais la chambre avec 60 camarades au moins ! ! En rentrant trempés de l'exercice en février et mars, une vraie buée s'élevait dans l'immense dortoir quand ces jeunes gens changeaient de costume ! Il fallait bien entendu dormir (quand dormir était possible en dépit des mille bruits venant d'une troupe si nombreuse !) avec les fenêtres ouvertes, ce qui n'est qu'excellent . . . et malgré cela le matin la tête tournait fort en se levant, par un manque absolu d'air pur ! . . .

Passons-en et des meilleures ! . . . Mais je crois avoir assez montré que nos casernes n'étaient pas des